

L'Américain du peuple nous ignore, et après?

Que penser de l'article de M. Burton LeDoux, publié dans l'ACTION NATIONALE de juin, sur le Canada français tel que jugé aux États-Unis? L'article a de quoi inquiéter. Pas autant, cependant, qu'on serait tenté de le croire. Rédigé en marge de l'annexion possible du Canada aux États-Unis, dans un avenir hypothétique, il souligne des problèmes extrêmement graves. Que deviendraient les Canadiens de langue française, parmi 140 millions ou plus d'Anglo-Saxons? Comment seraient-ils acceptés, dans le tout anglo-saxon de l'Amérique du Nord? Quelles seraient leurs chances de survie? Jusqu'à quel point résisteraient-ils à l'assimilation? Autant de questions qui inspirent à M. LeDoux des réflexions pessimistes, sinon les conclusions définitives qu'il se garde de tirer.

D'après l'auteur, la majorité des Américains ignorent jusqu'à l'existence du groupe canadien-français du Québec, et qu'une civilisation française a survécu au Canada. Certains d'entre eux, des intellectuels même, nous ont calomniés dans le passé ou nous méprisent aujourd'hui. L'idée du vieil historien Parkman prévaut: les Canadiens français sont arriérés, ignorants et opprimés, esclaves du clergé catholique. De façon générale

les Anglo-Saxons, dont les Américains, les considèrent comme quantité négligeable. Cette triple croyance est considérablement répandue aux États-Unis que les Canadiens français sont fascistes, qu'Adrien Arcand est pour eux un demi-dieu, que la secrète alliance Duplessis-Arcand-Église gouverne le Canada. Les dirigeants et les écrivains juifs inspirent la politique et la littérature américaines, et leur ascendant ne saurait que s'exercer, en temps utile, contre des hommes fascistes d'esprit, c'est-à-dire capables de haine pour la juiverie.

Disons tout de suite que les bobards enfantins qui peuvent avoir cours outre-frontière, ne sauraient être envisagés comme facteurs sérieux d'influence, ni aujourd'hui, ni demain. Rangeons dans cette catégorie ce qui a trait au fascisme canadien-français, au rôle d'Arcand, plus qu'amoindri depuis la guerre, et surtout à l'alliance ténébreuse où figurent l'Église et Duplessis. Aucune attention digne du nom ne doit être accordée à ces débordements de l'imagination. Cela étant, et la raison d'antisémitisme disparaissant, les réactions vraisemblables des chefs hébraïques ne sont guère à redouter, sinon dans l'ordre des préjugés individuels. M. LeDoux trouvera que nous disposons rapidement d'un péril entrevu par lui, mais tout Canadien au courant de l'inexistence du fascisme chez nous, raisonnerait de même manière. Pour le reste, son article peut être attristant à certains égards, mais il laisse encore place à la confiance, à l'espoir.

Que prouve en somme l'enquête de M. LeDoux ?

Que la foule est fort peu instruite aux États-Unis, comme elle l'est dans tous les pays. Mais si les idées mènent le monde, ce n'est pas la foule inculte, puérile d'esprit, occupée de la tâche ou des jeux du moment, qui les conçoit et les impose. Il n'y a pas à se scandaliser que l'Américain de classe moyenne méconnaisse le fait français au pays de Québec. Le contraire étonnerait. Que sait-il donc chez lui, cet Américain, des principaux problèmes qui minent la nation ? Que sait-il, par exemple, du rôle révolutionnaire, antisocial et même antinational, des *unions* ouvrières, qui ont créé dans son pays un État dans l'État, lequel défie ouvertement l'autorité ? Que sait-il de cette jeunesse errante, — un million et plus d'individus, — qui vit de vagabondage sur le territoire américain, constituant cette classe de *hoboes* que les municipalités se renvoient de l'une à l'autre, et parmi lesquelles se recrute fatalement une pègre qui a toutes les audaces ? Il hausse les épaules, si d'occasion il apprend que le péril jaune n'a jamais cessé d'exister sur la côte du Pacifique, ou que les Indiens du Nevada sont menacés d'extinction. Il ignore tout des mineurs souffreteux du Tennessee et du Kentucky, cherchant du travail d'un centre minier à l'autre, entassés avec leur famille dans des charrettes tirées par des mules. Il ne se soucie point de la déchéance extrême où est tombée l'agriculture américaine : des milliers de cultivateurs ne possèdent plus la terre dans le Middle-West, qui est passée aux mains des banques et autres institutions financières ; les *share-croppers* et les *tenant-farmers* du sud, blancs et noirs, crou-

pissent dans un esclavage égal à celui d'avant 1860, sinon pire, trimant pour un salaire aussi infime que \$10., ou \$20. l'an, une fois leurs dettes payées au *land-owner* inhumain, souvent voleur; une armée deguenillée de nomades sans-le-sou, traînant derrière eux femmes et enfants, passent d'un État à l'autre selon les saisons, peinant pour une bouchée de pain aux récoltes des grains, des fruits et légumes, du tabac, du coton, de la canne à sucre; les *Okies*, ces malheureux terriens que les désastres successifs du *Dust Bowl* chassèrent de l'Oklahoma vers la Californie, sont à la dérive depuis, parce que les lois californiennes les chassèrent à leur tour. Ne voyant rien de ces choses, ou ne s'y arrêtant guère, l'Américain moyen ne soupçonne pas davantage l'abrutissement des *poor whites*, victimes lointaines de la guerre de sécession, qui vivent dans un désordre complet, sans religion et sans mœurs, sans instruction, et chez qui l'assassinat, le vol et l'incendiat, la superstition, l'amour libre et l'inceste, sont choses courantes. Du nord au sud et de l'est à l'ouest, l'Américain du peuple est si myope, intellectuellement parlant, qu'il ne s'est pas encore rendu compte du problème aigu qu'est celui des noirs, le problème No 1, comme on dit là-bas, de la nation, problème qui peut chambarder du jour au lendemain l'économie américaine, et sur lequel Sa Sainteté le Pape de Rome a jugé à propos d'attirer l'attention de l'épiscopat catholique des États-Unis.

Au recensement de 1930, les nègres américains étaient au nombre de 11,891,143. On estime qu'ils sont aujourd'hui près de 13,000,000. Treize mil-

lions, c'est le dixième ou à peu près de la population totale des États-Unis. C'est plus que la population du Canada. Jusqu'à 1916 environ, les nègres américains étaient massés dans le sud-est, de la Virginie en descendant, et particulièrement dans cette partie du *Deep South* qu'on appelle le *Black Belt*. Depuis la guerre de 1914-1918, ils émigrèrent par centaines de milliers vers le nord, notamment vers New-York et Philadelphie, Détroit et Chicago. Harlem, ville noire au cœur de New-York, a une population de quelque 400,000 âmes. On calcule qu'un million et demi de nègres ont passé du sud au nord, depuis vingt ans. Certains d'entre eux retournèrent dans le sud, mais dès 1922 la population noire des États du nord était d'environ 2,000,000 d'âmes. Pendant et depuis la période d'esclavage, les blancs du sud n'ont cessé d'abuser des noirs, de les maltraiter et persécuter. Mais pour un qu'ils pendent, noient ou brûlent, en vertu de la loi non écrite du *lynch*, il en sort des centaines des *high schools*, collèges et universités, armés de tous leurs titres ou *degrees*. Les nègres américains possèdent aujourd'hui trois universités majeures, à Atlanta, Georgie, à Nashville, dans le Tennessee, et à Washington. Cette dernière a un budget annuel de près d'un million de dollars. C'est par milliers qu'on trouve les nègres dans le professorat et les professions. En 1937, on comptait 405 d'entre eux, écrivains et journalistes, qui gagnaient leur vie de leur plume. Ils ont leurs maisons d'enseignement, de l'école primaire à l'université, leurs églises et leurs hôpitaux, leurs établissements de commerce, leurs

compagnies d'assurance-vie et d'assurance-feu, leurs banques. Ils étaient propriétaires, en 1936, de 20,000,000 d'acres de terre.

Le problème noir aux États-Unis est tout cela, et l'Américain moyen ne le soupçonne pas, ou s'en désintéresse, ou s'en moque.

Quand nous lisons que les Américains, de façon générale, sont à peine conscients de l'existence et des travaux d'un petit peuple de langue française, dans ce pays lointain pour eux qu'est le Canada, au nord des États du Maine, du New-Hampshire, du Vermont et de New-York, ne sommes-nous pas tentés de sourire ? Comment attendre d'eux qu'ils nous connaissent, nous apprécient, nous aiment, quand ils s'ignorent eux-mêmes ? Quand ils ne savent rien de leur propre histoire, même contemporaine, refusent d'ouvrir les yeux sur leurs propres tares, parce qu'ils ont peur de les apercevoir, ou redoutent les sacrifices que supposerait le désir d'y remédier. Que les idées vieilles et les préjugés de Parkman à notre sujet influent sur leur jugement, voilà qui n'est pas à leur crédit, ni à leur honneur. Si Parkman est un historien puissant, on a néanmoins le droit de faire dans son œuvre la part du faux comme celle du vrai. Aveugle physiquement, Parkman le fut aussi intellectuellement, à l'endroit des Canadiens français. Mais sa mort remonte à 48 ans (1893), et les Américains ont eu le temps, depuis, de reviser ses conclusions. Tant pis pour ceux qui, aveugles parce qu'ils ne veulent point voir, ou trop endormis pour rechercher la vérité,

s'accrochent encore aux plus discutables de ses théories.

De là à prétendre que les intellectuels des États-Unis restent nourris de Parkman, et apprécient d'après lui le Canada français, il y a loin. Sans doute quelques-uns peuvent n'avoir pas évolué, mais ils ne sont pas plus excusables que ces Canadiens français, dont certains professeurs, qui soutiennent qu'il n'est point de culture aux États-Unis. Admis que le mal des uns ne guérit pas le mal des autres, il reste que, préjugés pour préjugés, les nôtres ne sont pas plus justifiés que ceux du voisin, et vice versa. Cela étant, nous croyons faux que les intellectuels américains n'aient aucune conception sérieuse du Canada français, et des faits nombreux le démontrent.

Personne n'ignore par exemple, dans le monde lettré, qu'Ian Forbes Fraser, professeur à l'Université Columbia, a publié en 1939 un ouvrage fouillé sur la littérature contemporaine au Canada français: *The Spirit of French Canada*. Mlle Margaret Leland n'a-t-elle pas institué, il y a un an ou deux, une chaire de littérature canadienne-française dans un collège pour jeunes filles de la région de Boston, le *Smith's College*, si nous ne faisons erreur ? Un Canadien français, M. J.-M. Carrière, professeur de langues romanes à la *Northwestern University*, donne un enseignement où le fait français en Amérique, donc au Canada comme ailleurs, est sans cesse en honneur. Nous savons de source sûre que le professeur Denis Janisse, de l'Université de Détroit, est à préparer pour ses élèves des cours sur les lettres canadiennes-fran-

çaises. S'il est si vrai que le Canada français n'existe aucunement dans l'esprit des Américains, même instruits, le journaliste Sabourin, évidemment d'origine franco-américaine, aurait-il été envoyé de San Francisco, durant l'été de 1940, pour enquêter sur le mouvement des idées dans la province de Québec ? Et nous savons, pour l'avoir rencontré à Saint-Hyacinthe même, que ce M. Sabourin a collectionné au pays tous les ouvrages et documents qu'il a pu se procurer, traitant de la province et des Canadiens français. D'ailleurs, ne sauraient-ils rien des nôtres que les Américains pourraient facilement se renseigner dans nombre d'ouvrages publiés en anglais, au Canada ou aux Etats-Unis: W. H. Moore, *The Clash*; Jean-Charles Bracq, *Evolution of French Canada*; Wilfrid Bovey, *French Canadians Today*; B. K. Sandwell, *The Canadian Peoples*.

M. LeDoux mentionne en passant le roman de Willa Cather, *Shadows on the Rock*, situé dans la province de Québec. Mlle Cather n'est pas le seul écrivain des États-Unis que le Canada français ait attiré. Pour ne rappeler que quelques noms, James Oliver Curwood a donné à deux ou trois de ses ouvrages un décor de notre province; Sarah Larkin, qui passe tous ses étés dans son domaine du haut Saint-Maurice, a publié quatre ouvrages, dont trois en anglais, *Three Rivers*, *The Trevals*, *Radisson*, et un en français, *Dimo, histoire de bêtes*, qui n'ont d'autre cadre que notre petite patrie; Julia Cooley Altrocci, dans *Wolves against the Moon* (1940), traite d'un sujet qui se rapproche singulièrement de celui des *Engagés du Grand*

Portage, de Léo-Paul Desrosiers; Evelyn Eaton, avec *Quietly my Captain Waits* (1940), et bien que son œuvre se dépare d'erreurs historiques, de jugements risqués, se complaît dans les chroniques de l'Acadie française, au début du XVIII^e siècle; dans *Restless are the Sails* (1941), Evelyn Eaton s'attarde encore à la même période de notre histoire. Dans un autre ordre d'idées, et si le souci du Québec était l'équivalent de zéro dans l'esprit des Américains, le polémiste et philologue qu'est H. L. Mencken, le fameux Mencken de Baltimore, aurait-il pris la peine, dans son ouvrage *The American Language*, publié aux États-Unis, en Angleterre et en Allemagne, d'étudier le parler des Canadiens français et de citer, pour illustrer un point ou justifier une théorie, des ouvrages aussi canadiens-français que ceux de N.-E. Dionne, Louvigny de Montigny, Sylva Clapin ? Il ne faut pas avoir potassé longtemps, comme on dit à Paris, les revues et livres américains, pour savoir que le Dr A. Marshall Elliott (1842-1910), en son vivant professeur de langues romanes à la *John Hopkins University*, publia dans *The American Journal of Philology*, de 1885 à 1899, cinq ou six études sur le français tel que parlé au Canada. A signaler aussi que le roman de Ringuet, *Trente arpents*, a été traduit en anglais par deux Américains, Felix et Dorothea Walter, publié par *The Macmillan Company*, et que le *New York Times* consacra à l'ouvrage un article d'une colonne et demie, le 13 octobre 1940. D'autre part le dernier roman de Léo-Paul Desrosiers,

les Opiniâtres, fut lancé simultanément à Montréal et à New-York.

Si nous insistons sur l'intérêt que suscite ou qu'a suscité le *Canada français*, chez les Américains cultivés, c'est que l'opinion des intellectuels compte autrement, en pareille matière, que celle de l'homme de la rue. Encore le témoignage évoqué ici n'est-il que fragmentaire, car il est impossible, et les cadres de cet article ne s'y prêteraient point, d'indiquer toutes les circonstances où, dans une période donnée, les Américains de quelque envergure ont démontré, sous une forme ou sous une autre, que le peuple canadien-français et sa civilisation ne leur sont pas inconnus.

Depuis la conquête, les Canadiens français ont résisté à toutes les tentatives d'envahissement, d'assimilation, d'encercllement, de la part d'un certain élément anglo-saxon. Il y eut au contraire pénétration de leur part aux États-Unis, particulièrement en Nouvelle-Angleterre, dans l'Ontario et les provinces canadiennes de l'ouest. Partout, ils ont gardé leur caractère et l'essentiel de leurs qualités, même si les défections individuelles ou des faiblesses passagères assombrèrent un tableau qu'on eût préféré parfait. Sorte de défi lancé au groupe anglophone, écrit M. LeDoux. Et pourquoi pas ? Défi peut-être, mais défi paisible, défi amical, sans rien d'un opportunisme conquérant, sans préoccupations d'injustice, de spoliation ou d'absorption. Où qu'ils se trouvent, les Canadiens de langue française entendent se mêler de leurs affaires, et qu'on le leur permette. Ils vivent et laissent vivre. Qu'ont-ils jamais

exigé de plus ? Cet esprit caractéristique, à base d'individualisme, ne ressemble-t-il pas à celui qui domine aux États-Unis, non pas dans le pays envisagé comme tout, mais dans ses parties constituantes ? Car il ne faut pas s'en faire avec l'uniformité du type américain, les résultantes de l'américanisation, le produit fini du *melting-pot*.

S'il y a quarante-huit États dans la république américaine, ce sont quarante-huit États possédant jusqu'à un certain point leur caractère propre, jaloux à l'extrême de leur originalité, de leurs prérogatives, de leurs droits et de leurs lois. Au point, par exemple, que la diversité de la législation, d'un État à l'autre, met des entraves sérieuses à l'administration de la justice. En raison des éléments qui constituent leur population, les États se réclament de la décentralisation, étayent leur développement progressif sur un régionalisme vigoureux, non point de fond et latent, mais voulu et conscient. Ce régionalisme se traduit dans l'activité matérielle, — terrienne, industrielle, commerciale, — aussi bien que dans les manifestations d'ordre intellectuel. On le retrouve dans la musique et l'architecture. On le retrouve à tous les étages de la littérature, en économie comme en histoire, dans le roman, le théâtre, la poésie. N'a-t-il pas paru aux États-Unis, de 1918 à 1938, quelque 2000 romans régionalistes ? (Odum & Moore: *American Regionalism*, 1938). Dès les débuts de la littérature américaine, après les livres d'inspiration coloniale, destinés à attirer sur le continent des hommes et des capitaux, les premiers romanciers américains, Washington Irving, Fenimore Cooper,

plus tard Hawthorne, s'inquiètent déjà du fait américain dans leurs régions respectives, de la terre américaine et de ses habitants, de sa flore et de sa faune, des habitudes de vie qui, peu à peu, se libèrent de l'influence européenne et prennent couleur américaine. Régionaliste dans une large mesure l'œuvre de Sinclair Lewis, qui se verra décerner le prix Nobel de littérature, en 1930. Régionaliste le théâtre de Paul Greene, d'Erskine Caldwell, de Dubose Hayward, de Marc Connely. Régionalistes pour les trois quarts, ces livres dus aux écrivains de race noire. Régionaliste si l'on y regarde de près, la poésie de Whitman et de Longfellow, de Sandburg, celle-là surtout de Robert Frost, amoureux penché sur son petit pays du New Hampshire. Régionalistes ces œuvres qui paraissent chaque jour, sans autre objet que de faire connaître l'histoire, les beautés, les réalisations, les espoirs de la petite patrie dans la grande: Carmer, *Stars Fell on Alabama*; Carmer, *Listen to a Lonesome Drum*; Gillis, *California*; Percy, *Lanterns on the Levee*; Corle, *Desert Country*; Long, *Pinon Country*; Binns, *Northwest Gateway*.

A-t-on lieu de croire que les Américains, régionalistes dans l'âme, fiers de leur coin de terre, attachés à la petite patrie, jaloux à la fois de leur individualité, de leurs coutumes et traditions, de leur histoire, se pourraient formaliser des mêmes traits ou sentiments, des mêmes aspirations, chez les Canadiens du Québec ? Nous ne le pensons pas. Ce qui est bon pour eux doit être bon pour nous. Ce qu'ils respectent chez eux, ils auraient toutes

les raisons de le respecter chez les nôtres. Nombre d'entre eux, nous ayant visités, ont même tenu à souligner au Canada français l'individualisme de bon aloi et le régionalisme qui leur plaisent tant, dans les limites de leurs frontières. Alors que certains de nos écrivains s'épuisaient en querelles stériles sur le régionalisme et l'universalisme en littérature, les Américains édifiaient à même notre sol et notre histoire, sous notre nez, des œuvres qui auraient dû nous appartenir. Non seulement ils ont exploité ainsi la province de Québec, mais les autres parties du pays également. Nous avons rappelé deux ouvrages d'Evelyn Eaton, localisés dans l'ancienne Acadie française. Martha Ostenso, pour ne citer que ce dernier nom, a placé trois de ses romans en terre canadienne : *Wild Geese*, dans le nord du Manitoba ; *The White Reef* et *Prologue to Love* dans la Colombie britannique, le premier chez les pêcheurs de la côte du Pacifique, le second dans la montagne.

Un peuple compte toujours un nombre plus ou moins grand d'imbéciles, d'esprits étroits et biscornus, d'ignorantins frottés de vernis, — d'*ignoramus*, comme on dit aux États-Unis, — susceptibles de magnifier les imperfections, les faiblesses ou les tares d'autrui. Que de tels hommes aux États-Unis, en raison de leurs déficiences ou de leurs préjugés, d'un opportunisme inspiré de motifs obscurs, portent à la légère des jugements dépréciant les Canadiens français, il n'y a pas là matière à s'étonner, encore moins s'alarmer. Ce sont leurs pareils, en des temps révolus, qui établirent un règne de terreur à Salem à l'époque

où le puritanisme atteignait son apogée de rigidité morale et religieuse; qui persécutèrent les catholiques du Maryland au xvii^e siècle; poursuivirent de leur haine les disciples de Joseph Smith et de Brigham Young, avant l'exode des mormons vers l'Utah; malmenèrent les noirs amenés d'Afrique à pleines cales, leur reprochant de n'être pas restés en Afrique. Que des hommes de cette trempe trouvent aujourd'hui à placer leurs textes calomnieux à notre endroit, à tant la ligne ou la page, dans des périodiques comme *Life*, *Time* ou même *Foreign Affairs*, on n'en doit pas conclure à la fin de tout. Si, pour un Américain instruit qui écrit sur nous des insanités, il en est cinquante ou cent qui nous jugent avec justesse, le mal n'est pas grand. Le plus perdant, *the goat of the story*, c'est encore l'Américain instruit qui ne l'est pas assez, et ne soupçonne pas ses lacunes.

Tout cela pour essayer de se représenter, en autant qu'il est possible, le sort que serait celui des Canadiens français, si jamais les États-Unis étaient appelés, à la suite de perturbations ou cataclysmes politiques qu'on ne saurait prévoir, à exercer chez nous un plus grand empire que celui qu'ils y exercent déjà. Au vrai, les Américains auraient-ils avantage à s'annexer le Canada, dans l'ordre politique et géographique? Qu'ils désirent un plus grand rapprochement avec notre pays, une plus intime union d'intérêts et de pensée, dans le sens large du mot, et ce en fonction de la doctrine Monroe et de l'idée, juste en somme, du pan-américanisme, cela paraît logique. Mais pourquoi le Canada ne pourrait-il garder son indépen-

dance, au nord des États-Unis, comme au sud le Mexique ? Selon la constitution, ou en vertu d'un nouveau *modus vivendi* que peut-être réserve l'avenir, mais sur lequel personne n'a encore de lumières définies. En principe, rien ne s'y oppose. On sait présentement le rôle du capital américain au Canada, forme d'impérialisme qui en vaut d'autres. Puisque les États-Unis jouissent de notre pays, bénéficiant de ses ressources naturelles, de sa main-d'œuvre et de ses marchés, sans avoir à l'administrer, pourquoi ambitionneraient-ils de l'administrer, assumant tous les ennuis que cela comporte ? N'ont-ils pas assez de difficulté à s'administrer eux-mêmes, leurs problèmes vitaux se trouvant aussi complexes que multiples, et la cohésion entre leurs quarante-huit États n'étant pas chose de tout repos ? Pourquoi ajouteraient-ils à une besogne déjà si formidable qu'elle dépasse les bornes de l'imagination ?

Advenant une forme quelconque d'annexion, puisque l'annexion reste du domaine possible, deux hypothèses principales se présentent à l'esprit. Ou les Américains traiteraient les Canadiens français avec honnêteté, dans le sens classique du mot, ou ils se comporteraient de façon à leur chercher noise. Jouissant de libertés ordinaires, les nôtres continueraient à se développer normalement, avec leur culture particulière, et la puissance de régionalisme qui est en eux ne jurerait aucunement dans le vaste monde américain, orgueilleux lui-même et fort de régionalismes variés. De la part des Américains, l'oppression visant à l'assimilation pourrait produire d'autres

effets que ceux prévus. Qu'on se remémore chez nous l'insurrection de 1837-1838, les luttes scolaires et de langue, dans l'Ontario et les provinces canadiennes de l'ouest. Les Canadiens français peuvent avoir des défauts en grand nombre, et un sens national que l'on désirerait plus agissant, mais rien ne les réveille comme le coup de pied ou la matraque. L'injustice fut pour eux un aiguillon dans le passé, et l'on a raison de croire que, sous un nouveau régime politique, ils y trouveraient de nouveaux motifs de se redresser, de se serrer les coudes, de se maintenir. On n'étouffe pas facilement un peuple de trois millions d'hommes, auxquels se joindraient nécessairement deux millions de Franco-Américains, au moins des sympathisants. Surtout quand ce peuple a un passé glorieux, une culture, des chefs. Il n'aurait d'ailleurs pour lui que sa forte natalité et sa puissance d'inertie, qu'il ne saurait disparaître.

« . . . Et nous nous sommes maintenus, lit-on dans *Maria Chapdelaine*, peut-être afin que, dans plusieurs siècles encore, le monde se tourne vers nous et dise: ces gens sont d'une race qui ne sait pas mourir. » Cette citation de Louis Hémon, si souvent utilisée, où la retrouvons-nous ? Aux premières pages, précisément, d'un livre américain déjà signalé: *The Spirit of French Canada*. Les Américains sérieux ne s'illusionnent pas sur nous.

Harry BERNARD

Lire, page 81 l'article intitulé : *Où nous en sommes*.